

FRANÇOIS NOURISSIER

de l'Académie Goncourt

## B.-H.L. : de la littérature ? Mais oui !

Dans le *Figaro Magazine* du 10 février, Bertrand de Saint Vincent a bien analysé, par le commentaire et l'interview, le contenu idéologique du journal de Bernard-Henri Lévy, le sens de son combat pour le « cosmopolitisme » bosniaque et la virtuosité rhétorique de son texte. Un texte (545 pages) que j'ai lu d'une haleine, porté par le mouvement passionné de l'auteur. Dans *le Lys et la Cendre*, Lévy se révèle parfait reporter et il ose prendre le risque majeur de l'écrivain : ne pas trop s'aimer, à tout le moins fournir quelques armes à ses adversaires.

Reporter : c'est moins à Malraux que nous pensons parfois, lisant B.-H.L., qu'au savoureux Malaparte de *Kaputt* (Marc Lambron l'a noté), qui pourrait avoir décrit (18 janvier 1993) Tadjman occupé à découper sa tranche de bidoche. Les évocations de la guerre en Bosnie, minutieuses, ne paraissent pas trop longues parce que Lévy a dosé exactement l'éloquence – abondante mais chaleureuse –, l'ironie, la compassion. C'est aussi en reporter qu'il brosse quelques scènes étonnantes. Les plus fortes, à mon estime, sont la préparation, à l'Elysée, d'une interview de Mitterrand destinée au film *Bosnia !* ; ou la soirée du 4 septembre 1995, à l'ambassade américaine de Paris, chez Mrs. Pamela Harriman, quand Richard Holbrook et le général Clark attendent le déclenchement des « frappes » aériennes contre les Serbes ; ou encore la promenade, un soir, à Genève qui fête le carnaval, du président Izetbegovic sur lequel les gosses jettent des serpentins en feignant de le fusiller... Il y a des dizaines d'épisodes de cette force sourdement cocasse ou polémique tout au long des quatre années (1992-1995) du journal. Et l'on se prend à rêver sur l'intuition et la vitalité qu'il a fallu à l'écrivain pour être ce témoin omniprésent. « *Qu'est-ce qui fait courir B.-H.L. ?* » est-il de règle de se demander – et lui-même se pose souvent la question. Peut-être la réponse, outre le goût de l'engagement, est-elle dans cette passion, qu'on devine chez Lévy, d'être là où se jouent la comédie et la tragédie du pouvoir. Rien de subalterne, de pervers ni de narcissique dans cette curiosité, mais l'appétit vital de l'écrivain.

Ecrivain, il me semble que B.-H.L. l'est ici plus et mieux que jamais. Pourquoi ? Parce qu'il s'y montre parfois, sinon dans ses secrets, au moins dans ses tentations. Il formule lui-même, avant de les réfuter, les arguments qu'on lui oppose le plus communément. Il nourrit la polémique qu'il a l'habitude de susciter. Sans y mettre de complaisance, il reconnaît ses erreurs – par exemple le cafouillage autour de la « liste Sarajevo » aux élections européennes. Il confesse comment, adolescent, il fut déchiré quand Régis Debray tomba dans le piège de Camiri parce qu'il lui semblait que son aîné lui « volait » le rôle dont il rêvait, du normalien engagé dans l'action... Efforts loyaux pour « réduire la part de comédie », qui donnent à ce journal son ton singulier et son triple intérêt : à la fois document sur le drame bosniaque, réflexion sur les mécanismes rouillés du pouvoir, volonté d'un homme de dégager son image vraie de l'imagerie qui la parasite. Veillant à la véracité de son autoportrait, B.-H.L. montre une belle maîtrise dans la peinture des autres. Ni dupe ni tueur, il détaille ses modèles avec une nonchalance gourmande. Pas de faux style à la Saint-Simon, mais la précision du trait, moqueuse ou tendre. Lady Thatcher, Mitterrand, Jean-François Deniau, Kissinger en conversation avec Balladur, le président Izetbegovic : sans forcer le ton ni « ciseler » la phrase, B.-H.L. fait du beau travail littéraire. Qu'il ne s'offusque pas qu'on lui adresse aussi ce compliment-là.

Bernard-Henri Lévy, *le Lys et la Cendre*, Grasset, 558 p., 145 F.

# B.-H.L.

## Il y avait eu le film, <sup>4</sup> de son comb

**T**erminé *le Lys et la Cendre*, journal d'un écrivain au temps de la guerre de Bosnie (1). Y flotte une sourde mélancolie. L'émerveillement d'avoir cru, de s'être tant battu, d'avoir tant vécu. Eloge du mouvement. En fin de parcours, la douleur d'avoir perdu, plus qu'un combat, un rêve : celui du cosmopolitisme. Beau journal littéraire.

Notes de terrain, sans emphase, portraits de famille, ciselés dans l'urgence : Deniau en Napoléon, Mitterrand en statue, Izetbegovic en héros, Chirac en joueur. Finkelkraut, omniprésent, comme une ombre, un frère ennemi. Et tous les autres, ministres français, conseillers, hommes de l'ombre. Les coulisses de l'exploit. La classe politique parisienne, décrite comme un château ouvert à tous les vents : « *Spectrale, fantomatique, il ne se passait rien à les entendre.* »

## Un audacieux jeu de la vérité

Au centre, au four et au moulin, Bernard-Henri Lévy. Mousquetaire engagé, moulinant de tous côtés, accompagné de ses fidèles comparses. Jeu romanesque à l'évidence : « *Il m'est arrivé de me rendre à Sarajevo pour en tirer des pages du livre.* » Compagnons de légende, largement invoqués : Barrès, Malraux, Gary, Hemingway. Un saut à New York suffit à faire surgir le souvenir de Fitzgerald. On ne se refuse rien : même Douste-Blazy, alors simple maire de Lourdes, a droit à sa médaille, acquise dans les faubourgs de Zagreb : « *Assez jeune homme, mèche noire, regard intense, quelque chose du premier Barrès et de sa fougue espagnole.* » C'est plutôt flatteur.

Des agacements à la lecture de ce journal ? Bien sûr. Simplification des images. Il faut aller vite, à l'essentiel : Izetbegovic ? Allende (septième merveille de la gauche, abattu dans son palais). A partir de là, cherchez l'assassin, le Pinochet local : Tudjman, le président croate. Quand il découpe sa viande, « *il*

# Ma liberté me rend invulnérable”

nia”. Il y a aujourd'hui le livre, “Le Lys et la cendre”. Bernard-Henri Lévy revient sur le sens pour la Bosnie, et dresse une galerie de portraits des principaux acteurs du conflit.



**B.-H.L. :** « Que j'ai la tête bourrée d'images littéraires, d'accord. Mais il me semble facile de réduire mon action à une prétendue envie de calquer mon existence sur Malraux ou Hemingway. »

retrouve les gestes du boucher », écrit B.-H.L. Élémentaire, my dear Watson. Autre reproche ? Le nationalisme, chargé de tous les maux. Aussi simple que le slogan de feu M. Combes : le cléricanisme, voilà l'ennemi. Le cosmopolitisme, en

paradis perdu. Il faudrait pourtant apprendre à se méfier des paradis terrestres. Dérives narcissiques ? Bénignes : rencontre du héros (pas rasé) avec Jacques Chirac (la belle affaire). Pardon des offenses au sieur Baudrillard pour avoir com-

posé dans *Cool Memories* quelques jolies lignes sur A. Au fond, peut-être une preuve d'amour.

Le journal est un miroir. B.-H.L. écrit dans sa loge. Quatre ans d'aventure : audacieux jeu de la vérité. Pourquoi ne pas le dire ? Lar-

gement réussi. Une impression de sincérité, avec quelques oublis inévitables. Mais les querelles, les retrouvailles, le poids du hasard, les blessures, les rides qu'il voit poindre sur son visage d'intellectuel ne sont pas masqués. Quarante-sept ans. Ne serait-il pas temps de raccrocher ? N'y a-t-il pas quelque imposture dans tout cela ? Quel en est le sens : peur de l'ennui, goût – enfantin – de la performance, désir de plaire ?

Après lecture, rencontre avec B.-H.L. : suite du journal.

## Le rêve d'une société sans ferveur nationale

Au café littéraire de légende. Anecdote : le patron, l'enjoué Miroslav Siljegovic, est serbe. Rendez-vous au premier étage. Une table tranquille, quelques consommateurs. B.-H.L. commande un thé. Chemise blanche, col ouvert. Tenue habituelle. Rapide coup d'œil alentour : inspection des lieux.

Etat d'esprit présent ?

– *Je me sens triste. L'accord de Dayton est un mauvais accord. La société bosniaque va y perdre de son caractère pluriculturel. La composante musulmane va peser de plus en plus lourd. La faute incombe aux grandes puissances. Je n'ai rien contre, mais ce n'est pas cela que j'ai aimé dans mon combat.*

Retour donc sur le cosmopolitisme, « goût indistinct des valeurs de la ville et de l'esprit » : à Sarajevo, avant la guerre, vivaient en bonne intelligence – outre une communauté juive, réduite mais active – des Musulmans, des Croates, des Serbes. Le rêve du nouveau philosophe est celui d'une société sans ferveur nationale, fondée sur la diversité :

– *Les bonnes nations sont celles qui postulent que ce qui distingue les hommes est plus important que ce qui les rassemble. La sacralisation de la nation réduite au sang, au sol, à une communauté homogène est une machine d'abrutissement pour les plus grands comme pour les plus humbles.*

Soit. L'Etat nouveau, prôné

➔ par Izetbegovic ne reposerait donc que sur le « divers ». Pari fragile et incertain. N'est-ce pas oublier les prises de position antérieures du président de Bosnie-Herzégovine : sa *Déclaration islamique*, écrite en 1970, soulignant que le chemin du pouvoir passe par « la conquête des hommes et la renaissance islamique » ? Ses liens anciens avec les Jeunes Musulmans ; ce dialogue (fenu en octobre 1994) et rapporté avec scrupule par B.-H.L. :

– *Et le cosmopolitisme bosnien ?* lui dis-je.

– *Ce cosmopolitisme est un fait. C'est aussi l'honneur de mon pays. Mais vous n'empêcherez pas le vieux monsieur que je suis de préférer voir ses filles mariées à des musulmans.* »

En clair, derrière le mirage cosmopolite n'y aurait-il pas un nationalisme souterrain, aux fondements religieux ? Bernard-Henri Lévy rejette cette vue des choses :

– *La Déclaration islamique est un texte de jeunesse, dans lequel Izetbegovic ne se reconnaît plus. Ce n'est par ailleurs, quand on le lit bien, qu'une étude, tentant d'analyser ce que serait un Etat fondé sur le Coran. Je serais vraiment très surpris de voir naître en Bosnie un Etat fondamentaliste ; et encore plus surpris de voir Izetbegovic en prendre la tête.*

## Actif, nonchalant, beau parleur

Le romancier s'anime, le penseur s'échauffe. Les intellectuels sont bien placés pour savoir que leurs rêves leur échappent souvent. Tant pis :

– *Cet homme m'a passionné. Il a été, comme Péguy l'a écrit de Dreyfus, « forcé à la grandeur ». Je me suis souvent demandé à quoi il ressemblait avant cette guerre. J'ignore ce que le pouvoir fera de lui : peut-être redeviendra-t-il simplement un honnête conservateur, « déshabité » par l'Histoire.*

Mais pour B.-H.L., à Sarajevo, l'Europe a joué son destin. Il n'était pas question de laisser passer ce rendez-vous avec l'Histoire.

Seule raison de son intervention ? Probablement pas : « *Pourquoi je ne me résous pas à faire réellement mon deuil de cet intellectuel prophétique, juché sur son tonneau, prenant la pose, faisant*

*la leçon ?* s'interroge l'écrivain dans son journal. *Telle est la question. Je sais que c'est la seule qui vaille.* »

Il n'y répond pas totalement.

Course au destin, tentative de devenir un héros de roman, pâle imitation des maîtres, clownerie pathétique ? Je ne lui épargne aucune hypothèse. Puisque nous sommes en compagnie de Stendhal – il cite dans son journal *Mémoires d'un touriste* –, je m'abrite derrière le maître mot de l'auteur du *Rouge et le Noir* : « *Ne pas être dupe.* » Il risque un mince sourire. Ferrailer ne lui déplaît pas. J'aime assez ce côté batailleur, cette envie d'en découdre, cet œil qui s'allume à la moindre attaque. D'ailleurs, peut-être faudrait-il trouver là aussi l'explication de son parcours :

– *Que j'aie la tête bourrée d'images littéraires, d'accord. Mais il me semble faux, injuste, facile de réduire mon action à une prétendue envie de calquer mon existence sur Barrès, Malraux ou Hemingway. Je crois que j'ai ma propre cohérence, que je dessine autre chose.*

Actif, nonchalant, beau parleur, il prend son visage dans ses mains. Il revient à son journal :

– *J'ai voulu montrer la vacuité de ce que j'avais en face de moi, le vide extraordinaire que j'ai rencontré du côté du pouvoir.*

Un tel voyage le laisse perplexe, un peu effrayé. Il cite les noms de quelques ministres qu'il n'a pas épargnés. Comment réagiront-ils ?

Il guette les échos. Après l'offensive, l'attente :

– *Je sais être joueur, imprudent. Mais quand il faut calculer, je sais aussi.*

La citadelle est solide : base arrière assurée, appuis efficaces, cuir tanné. Les lieutenants sont sur les remparts :

– *Aucun sniper ne m'attendra dehors ?* m'enquis-je, à tout hasard.

Un sourire, lointain, revient sur ses lèvres :

– *Ma force principale, dit Bernard-Henri Lévy, c'est le sentiment, infini, que j'ai de ma liberté. C'est cela qui me rend invulnérable, hors d'atteinte. Comment dire ? J'ai un vrai détachement.*

Dehors, en apparence, tout est calme.

■ BERTRAND DE SAINT VINCENT

(1) Grasset.

